

# FEDERAZIONE MONDIALE DEI CLUB E CENTRI UNESCO (WFUCA)

Consiglio Esecutivo e Convegno Internazionale

*“Il Linguaggio Universale della Musica e dell’Arte per un’Etica Globale”*

Lucca e Firenze, 8-13 marzo 2013

SERGIO GIVONE

Assessore alla Cultura del Comune di Firenze

*Une idée de ville*

Firenze, 11 mars 2013

Dans un fragment en appendice à ses Operette morali, Giacomo Leopardi écrit : «Nous tromper, dissimuler, ce n’est plus possible. La philosophie nous a fait autant connaître que l’oubli de nous-mêmes, qui était facile auparavant, est impossible maintenant. Soit... la vie deviendra à nouveau une chose vive et pas morte, et la beauté et la grandeur des choses reviendront... et la religion recouvrera son crédit ; soit ce monde deviendra une ménagerie de désespérés et, peut-être, même un désert» . Leopardi ternit le monde présent et à venir avec un regard amer et désenchanté. La réalité menaçante lui apparaît dans une lumière noire, effrayante. La philosophie, les sciences et la technique ont mis à nu la réalité, en nous la montrant telle qu’elle est: un champ de forces anonymes et sans pitié qui n’ont rien à voir avec l’homme, avec ses espoirs, avec ses fois, et qui semblent railler à sa fragilité et à son destin de mort. Dans ces conditions, on ne peut que regarder l’avenir avec désespoir. Seul un évènement improbable et imprévisible, à son avis, pourra nous sauver.

Leopardi n’hésite pas à révéler de quel évènement il s’agit. À son avis, il faut retourner aux sources mêmes de la vie, qui sont l’art et la religion. Deux illusions peut-être, mais sans elles notre vie semble s’éteindre. Sans art il n’y a pas de beauté, et il n’y a pas donc d’amour; sans amour il n’y a pas de religion et il n’y a pas donc de substance éthique qui rende les rapports entre les hommes vraiment solides et forts ; sans éthique... le monde ne pourra qu’être «une ménagerie de désespérés».

De cette façon, le poète italien devient l’interprète d’une pensée qui, dans ces années-là, se répand en Europe et qui n’a pas encore de nom, mais qui va bientôt l’avoir: nihilisme. En effet, cette pensée sera l’hôte inquiétant des consciences les plus adroites, mais qui se répandra rapidement, en devenant une opinion courante et même de masse, comme si la conviction profonde des hommes était désormais de n’en avoir aucune. «Nous sommes tous des nihilistes», dit Dostoïevski avec une certaine horreur et frayeur. Mais Nietzsche, déjà, verra dans cette prospective une occasion pour l’humanité. Être nihiliste signifie prendre acte des choses comme elles sont et

CENTRO UNESCO DI FIRENZE ONLUS

<http://www.centrounescofi.it/>

Via G.P. Orsini, 44 – 50126 Firenze tel. e fax +39 055 6810895 presidenza@centrounescofi.it

# FEDERAZIONE MONDIALE DEI CLUB E CENTRI UNESCO (WFUCA)

Consiglio Esecutivo e Convegno Internazionale

*“Il Linguaggio Universale della Musica e dell’Arte per un’Etica Globale”*

Lucca e Firenze, 8-13 marzo 2013

agir en conséquence, autrement dit avec une liberté qui rende chacun le créateur de son existence et qui le pose au-delà du bien ou du mal.

Dostoïevski, lui, voyait un lien étroit entre le nihilisme et le terrorisme. Si la foi – n’importe laquelle – est déracinée du cœur de l’homme, selon lui, c’est un agir aussi arbitraire et gratuit qu’homicide et suicide qui demeure. Et c’est sur cette base que le nihilisme lui se révèle comme un cauchemar. Par contre, selon Nietzsche, le nihilisme libère de la violence et des anciennes terreurs (l’idée de châtement, de punition, de vengeance), et nous restitue ainsi à une joie de vivre qui semblait perdue. Mais là, la question n’est pas de savoir si Dostoïevski ou Nietzsche a vu plus loin dans le phénomène du nihilisme et qui l’a mieux étudié, en nous montrant d’avance ce que le nihilisme deviendrait aujourd’hui. Eventuellement, la question est celle de Leopardi : est-il encore possible d’avoir une éthique dans un monde dominé par le nihilisme?

Contrairement aux autres animaux, pour l’homme, habiter la terre n’est pas un fait simple, c’est un devoir. Il ne lui est pas donné de vivre qu’en prenant partie à la construction de la ville, la ville de l’homme, qui est civitas, civilisation, le résultat d’un processus culturel, ainsi que cives signifie cultivé, culte. Tant il est vrai que là où la vie de l’homme est réduite à ses termes naturels, à une vie simple et pure, nue, elle n’est plus une vie humaine, mais bien inhumaine : une vie offensée qui demande une réparation, qui représente le scandale le plus grand. Comme dans le cas de ceux qui vivent dans une condition d’abandon total, à la limite de la survie, peu importe si dans les contrées les plus désolées de la planète ou aux périphéries des immenses métropoles qui l’attaquent comme une tumeur. Ou bien dans le cas de ceux qui connaissent l’abandon sous la forme de la violence la plus odieuse, en étant traités en parias et déportés dans quelques goulags. Nous savons même trop bien que ces types de phénomènes, loin de diminuer dans notre univers hyper-civilisé, sont de plus en plus répandus.

Il est vrai que l’homme vient de l’état de nature, d’une barbarie ancienne et irrépressible. Mais il est tout aussi vrai que l’acte de naissance de tous les êtres humains est déjà la sortie de l’état de nature et de la barbarie. L’humanité n’existe que dans l’accueil et le dévouement. L’acte de naissance ne peut pas se dissocier du geste de quelqu’un qui prend soin de quelqu’un d’autre. Si bien que, comme on vient de le dire, nous naissons au moment où notre nudité est revêtue, autrement dit refusée, niée, rejetée dans l’inhumain. L’inhumain, la barbarie ne sont pas notre

CENTRO UNESCO DI FIRENZE ONLUS

<http://www.centrounescofi.it/>

Via G.P. Orsini, 44 – 50126 Firenze tel. e fax +39 055 6810895 presidenza@centrounescofi.it

# FEDERAZIONE MONDIALE DEI CLUB E CENTRI UNESCO (WFUCA)

Consiglio Esecutivo e Convegno Internazionale

*“Il Linguaggio Universale della Musica e dell’Arte per un’Etica Globale”*

Lucca e Firenze, 8-13 marzo 2013

origine, car, tout au plus, elles sont notre fin, parce que, à nouveau, nous retombons toujours, ou risquons de retomber, dans la barbarie ; par conséquent, nous ne venons pas de la barbarie, nous ne sommes pas faits pour elle. L’origine est le fait d’être accueillis. L’espace originaire est la maison, les prévenances maternelles. C’est la ville. Elle est déjà là, qui nous protège et nous sauve. Et elle rend possible notre vie sur la terre.

Mais qu’est-ce qu’il arrive quand la terre, comme la virent Leopardi, Dostoïevski, Nietzsche et beaucoup d’autres, n’est plus accueillante et devient soudain étrangère à l’homme ? Comme, par exemple, dans le cas de la ville, de chaque ville, qui n’est plus celle qui était, mais qui est devenue quelque chose d’autre : c’était le lieu d’un éthos partagé, d’attentes communes et participées, de solidarité et d’engagement à l’entraide ; à présent, c’est le lieu où ces valeurs font naufrage. Ce qui reste de la ville est une coquille vide qui représente le décor parfait du destin qui nous attend, plus précisément, une nouvelle rechute dans l’état de nature et dans la barbarie. Ce n’est pas étonnant, donc, que Leopardi a pu voir le désert qui avance au cœur d’une ville. C’est pourquoi la question qu’il pose pourrait être ainsi reformulée : comment pourrait-on refonder la ville de l’homme?

La philosophie moderne, qui prend son origine et qui se constitue exactement de ce problème, répond en soutenant que la ville de l’homme peut et doit être refondée à travers le pacte social. C’est-à-dire le pacte qui engage les citoyens à respecter les lois non parce qu’elles sont bonnes et juste en soi, mais parce qu’elles représentent la condition de la vie associée ; au-delà de laquelle il n’y a rien, ou mieux, il n’y a que le rien, parce qu’il n’y a que l’état de nature. Et peu importe que l’état de nature apparaisse, par exemple à Hobbes, comme l’état de la vie qui n’est pas « vie », mais bien une vie inhumaine, bestiale, ou par exemple à Rousseau, comme une utopie qui sert à nous faire comprendre ce qui nous sommes et comment nous vivons. Dans les deux cas, il s’agit d’un paradigme négatif qui émane une lumière sinistre ternissant notre société et nous la montrant telle qu’elle est : comme un artifice nécessaire, une construction fonctionnelle à la survie, mais totalement incapable de garder à son intérieur un sens ou bien une vérité pour lequel il vaut vraiment la peine de vivre. On pourrait même y voir une conception de la ville de l’homme déjà projetée sur le fond du nihilisme qui va bientôt débouler en Europe.

D’ailleurs, certains ont vu, pour cause, chez Hobbes et chez Rousseau les précurseurs des idéologies qui endeuileraient l’Europe. Hobbes, le théoricien de l’absolutisme, légitime le type de

# FEDERAZIONE MONDIALE DEI CLUB E CENTRI UNESCO (WFUCA)

Consiglio Esecutivo e Convegno Internazionale

*“Il Linguaggio Universale della Musica e dell’Arte per un’Etica Globale”*

Lucca e Firenze, 8-13 marzo 2013

domination de l’État sur l’individu qui entraînera les aberrations des totalitarismes. À son tour, la critique de Rousseau à la société comme institution fondamentalement et irrémédiablement corrompue, puisqu’elle se base sur la négation et l’étouffement de ce qui serait les véritables vocations de l’homme, offre à la terreur révolutionnaire et jacobine une justification implicite. D’où un obscurcissement de l’horizon dans une prospective fortement et drastiquement antihumaniste. Devrait-on donc conclure que l’humanisme est désormais une forme de rhétorique qui n’as pas grand-chose à dire aux hommes de notre époque?

Pourtant la tradition humaniste a su s’exprimer, en revendiquant son actualité. Par exemple, grâce à Giambattista Vico, entre autres. Pour le grand philosophe napolitain aussi, l’état de nature est un destin. De là on vient et là on retombe. Mais attention : nous ne sommes pas nés pour cet état. Même si de façon obscure, partout, dans le monde de même que dans notre cœur, il existe des signes qui révèlent notre appartenance à un monde qui n’est pas le monde dégradé et dénaturé du *bellum omnium contra omnes* et de l’*homo homini lupus*. Ils sont des signes qui nous révèlent une destination plus élevée. Chez Vico, on peut retrouver une idée de Dante. La plate-bande qui nous rend aussi féroces, pour le dire en termes du grand poète italien, semble une forêt qui abrite toute iniquité possible ; mais, en fait, elle est un jardin, un jardin paradisiaque d’où nous avons été chassées, mais où nous pouvons et nous devons retourner (tant il est vrai que Dante écrit que nous n’avons pas été créés pour vivre comme des bruts, mais bien pour suivre la vertu et la connaissance). Certes, la réalité est ce qu’elle est : triste, pauvre, vide et nous devons régler les comptes avec elle, en partant de notre condition, la condition de ceux qui sont tombés dans un état – l’état de nature, qui n’est pas leur propre état, mais une forme d’aliénation. L’homme doit recouvrir la réalité. Mais pour ce faire, il est fondamental de la transformer à son image ; autrement dit de la rendre humaine. D’agir en sorte qu’elle redevienne sa réalité : sa maison, son jardin, sa patrie.

Selon Vico, l’impulsion primaire n’est pas la survie, coûte qui coûte, en tuant pour survivre, selon la logique qui ne connaît que la proie et le prédateur, mais bien l’impulsion à modeler la réalité, à donner une forme au monde, à transformer ce monde de la forêt effrayante qui était le lieu destiné à l’humanité en tant qu’humanité. Non, la violence ne nous sauve pas. Au contraire, elle nous dégrade, nous aveugle, nous empêche de voir le but ultime et réel. Elle nous désoriente donc, elle nous fait perdre. Évidemment, modeler la réalité ne peut que se faire par tentatives, en

CENTRO UNESCO DI FIRENZE ONLUS

<http://www.centrounescofi.it/>

Via G.P. Orsini, 44 – 50126 Firenze tel. e fax +39 055 6810895 presidenza@centrounescofi.it

# FEDERAZIONE MONDIALE DEI CLUB E CENTRI UNESCO (WFUCA)

Consiglio Esecutivo e Convegno Internazionale

*“Il Linguaggio Universale della Musica e dell’Arte per un’Etica Globale”*

Lucca e Firenze, 8-13 marzo 2013

déchiffrant les signes qui, dans le chaos où nous sommes précipités, nous invitent à regarder vers un horizon plus ample et plus élevé, en un sol mot, plus humain. Souvent, il s’agit d’hypothèses erronées, fallacieuses, pour ne pas dire de véritables fables. Pourtant, en se racontant ces fables, ces histoires –leurs histoires –les hommes deviennent hommes parce qu’ils sortent de l’état de nature et ils apprennent à habiter la terre en tant qu’hommes. Ils construisent la ville, fondent la ville de l’homme.

Quelle est alors la vérité la plus proprement humaine? Celle qui nous parle d’un animal sauvage, qui se cache derrière des hypocrisies sociales simplement fictives, ou celle qui nous parle d’un citoyen éduqué aux belles choses et capable de prendre la responsabilité de ses actions? À ce point-là, on se retrouve devant à un paradoxe, typique de la tradition humaniste, que l’on pourrait formuler ainsi : là où l’homme rencontre la vérité brutale de l’état de nature, en croyant trouver soi-même, il trouve un fantôme qui n’a plus rien d’humain ; par contre, là où l’homme croit avoir devant soi uniquement des fables (des histoires fabuleuses, des mythes, des légendes), il rencontre son propre «soi» le plus intime et le plus chargé de promesses. La question est que la vérité de l’homme et sur l’homme est gardée par ce que nous avons de plus précieux : notre héritage culturel.

L’enjeu est quelque chose même plus important que la vérité. C’est la compréhension réciproque entre les peuples de la terre. Parce que seulement si les peuples savent s’écouter réciproquement, en se racontant leurs histoires, ils comprendront l’essentiel : aucun peuple n’a le monopole de la vérité, du moment que chacun regarde les choses de son coin du monde. La vérité, la seule vérité qui compte, ne craint pas de se montrer sous des formes et des façons qui au même temps la nient et l’attestent, dans les fables que nous nous racontons pour faire de la lumière sur nous-mêmes. À travers cette voie, il est possible d’espérer que la sortie de l’état de nature ne nous fasse pas encore y retomber. Mais qu’il nous fasse finalement aboutir autre part. Dans la ville de l’homme.